

□ L'étude de l'appartenance de l'Égypte ancienne au monde négro-africain : instruments d'analyse et méthodologie*

par Aboubacry Moussa LAM

I. Introduction

Les relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire ont posé et posent encore d'énormes problèmes à la communauté scientifique. Il y a en effet une sorte de controverse opposant deux camps, le premier défendant le rattachement de la civilisation pharaonique à celles qui ont fait la gloire du Proche-Orient antique, et le second une appartenance sans équivoque de cette même civilisation pharaonique au monde négro-africain.

Ce débat, scientifique en apparence, cache en réalité des arrière-pensées idéologiques que les deux camps se renvoient mutuellement, s'accusant réciproquement de manquer d'objectivité et de sérénité.

Aujourd'hui, force est de constater que le débat est dans l'impasse, du fait que les tenants de l'appartenance de l'Égypte à la sphère proche-orientale campent sur un dogme qui n'est plus à la page, en raison de nombreux résultats de recherche présentés par le camp adverse.

Malgré eux cependant, certains tenants d'une Égypte non négro-africaine se rendent compte qu'il n'est plus possible de s'en tenir aux arguments d'autorité qui ont fait leur temps et qu'il faut donc trouver une nouvelle stratégie. Cette dernière consiste à faire semblant d'accepter l'idée d'une Égypte négro-africaine dans un premier temps et à rejeter ensuite les arguments avancés, souvent, en invoquant le hasard, le parallélisme, l'universalisme. En un mot, on s'arrange toujours pour contester les résultats proposés, parce que, semble-t-il, leur preuve ne serait pas établie.

Cela pose donc un problème de méthodologie dans la démarche utilisée par ceux qui veulent prouver que l'Égypte ancienne appartient bien au monde négro-africain. C'est ce qui nous a amené à réfléchir sur la question et à exposer ici la démarche méthodologique qui doit être celle du chercheur africain qui veut, non pas éviter le rejet de ses thèses — parce qu'elles seront toujours rejetées par ceux qui ne peuvent pas se faire à l'idée d'une Égypte négro-africaine —, mais s'entourer de toutes les garanties nécessaires pour que son travail soit scientifiquement acceptable.

* Texte paru initialement dans les *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, n° 20, 1990, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, pp. 143-158, sous le titre : "Au-delà de l'incertitude : les armes pour des conclusions scientifiquement établies dans le domaine des rapprochements entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire".

II. La polémique autour des faits

Le paradoxe — et non des moindres — de l'égyptologie occidentale, c'est d'avoir rangé la civilisation égyptienne dans le groupe des civilisations sémitiques malgré l'abondance des témoignages disponibles relatifs à une Égypte nègre.

Ainsi, les travaux, certes de valeur inégale, de S. O. BIOBAKU, E. L. R. MEYEROWITZ, T. OBENGA, C. A. DIOP, etc. sont logés à la même enseigne : irrecevables. Après s'être penché sur les "états d'âme" des auteurs, on a compris que l'argumentation était trop courte et qu'il fallait critiquer les travaux eux-mêmes.

On fit alors appel au hasard : la plupart des cas de similitude entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire signalés par les chercheurs s'expliqueraient tout simplement par le hasard. Heureux hasard qui tendait souvent à donner des résultats systématiques et répétitifs et qu'il fallut donc abandonner discrètement comme clef d'explication. L'intéressante analyse de F. PETRIE sur les convergences entre l'Égypte ancienne et l'Afrique, qui, depuis 1914, disqualifiait le hasard [1] n'avait pas été prise en considération. Pourtant les faits l'imposaient.

On invoqua aussi l'universalisme, qui postulait que certains traits culturels se retrouvaient quasiment dans tous les continents et dans toutes les sociétés. Là aussi, on se rendit vite compte que cet universalisme se limitait, malgré la peine qu'on s'était donnée pour l'étendre à d'autres régions, à l'Afrique noire.

L'évolutionnisme et le parallélisme, qu'on avait aussi appelés à la rescousse, ne donnèrent pas les résultats escomptés [2] ; dans le domaine linguistique, les sarcasmes et les traits d'esprit de R. MAUNY et J. SURET-CANALE, qui parlaient de calembours là où le son et le sens ne laissaient aucun doute sur la validité des rapprochements proposés, illustraient en fait la profonde ignorance qui était la leur des langues africaines [3].

Les auteurs classiques, les premiers, ont reconnu le caractère africain et nègre de la civilisation égyptienne alors que les anciens Égyptiens eux-mêmes s'étaient représentés, bien avant, en Noirs sur un tableau qui représentait justement les différentes races qu'ils connaissaient [4]. Ils ont aussi laissé clairement entendre à travers leurs textes qu'ils venaient du sud, la terre de leurs ancêtres et de leurs dieux ; et le collectif qu'ils utilisaient pour se désigner ne laisse plus subsister aucun doute sur leur appartenance raciale :



kmt, qui a la même racine que *km* "noir", doit être traduit, en toute rigueur, par "les Noirs". Il n'est pas acceptable pour nous de dire, contre toute logique, que le terme s'appliquait à la terre noire d'Égypte ou de le confondre volontairement avec *kmtyw* "les habitants de *Kmt*".

Sur le plan culturel de même, l'appartenance de l'Égypte ancienne à la sphère culturelle négro-africaine ne fait pas l'ombre d'un doute. Tous les jours, de nouveaux éléments sont versés à ce dossier, qui ne cesse ainsi de s'étoffer; à tel point qu'aujourd'hui, un savant qui n'est pas le premier venu reconnaît que

"... pour la lecture des textes et l'interprétation des reliefs pharaoniques la meilleure approche n'est peut-être pas dans le Dialogue de Platon ou les chefs d'œuvre de Praxitèle, mais dans tel masque sénoufo ou les Entretiens avec Ogotemméli" [5].

Donc, pour éviter les critiques, souvent trop faciles, des irréductibles de la thèse sémitique et encourager ceux qui, dans le cercle des savants occidentaux, regardent enfin vers l'Afrique,

les chercheurs africains doivent aborder le problème des relations entre l'Afrique noire et l'Égypte ancienne avec les instruments d'analyse qu'il faut, mais aussi et surtout avec une méthodologie permettant d'atteindre des résultats scientifiquement défendables.

III. Les instruments d'analyse

Les instruments d'analyse doivent être tous ceux que nous offre la science moderne. Mais, pour le sujet qui nous intéresse ici, il est certaines sources privilégiées que Cheikh Anta DIOP a déjà recensées dans *Antériorité des civilisations nègres* [6] et sur lesquelles le volume I de l'histoire générale de l'Afrique éditée par l'UNESCO revient abondamment. Nous en choisirons quelques unes qui sont celles qui reviennent le plus souvent: la tradition orale, la linguistique et l'archéologie.

Les sociétés négro-africaines étant essentiellement des sociétés de l'oralité, on s'étonne encore qu'on ait voulu faire leur histoire sans la tradition orale. C'était là sans doute une erreur, heureusement reconnue aujourd'hui par les africanistes [7]. Quant aux historiens africains, ils ne peuvent qu'applaudir à cette nouvelle disposition d'esprit de leurs collègues qui consacrent l'essentiel de leurs travaux à l'Afrique.

Mais la tradition orale, que J. VANSINA définit comme "un témoignage transmis oralement d'une génération à une des suivantes", n'est pas une arme miraculeuse. Elle pose d'énormes problèmes comme source historique, du fait surtout qu'il est difficile de parvenir à une fiabilité satisfaisante avec le type de renseignements qu'elle donne. Pesanteurs idéologiques, falsifications volontaires ou involontaires, interférences de traditions, sont quelques-unes des difficultés auxquelles doit souvent faire face le chercheur qui décide d'utiliser la tradition orale. On voit déjà apparaître une utilisation très difficile de cet instrument d'investigation historique pour les périodes modernes et contemporaines de l'histoire. Avec la période antique, l'efficacité de l'arme devient très limitée, du fait de son handicap majeur : plus on remonte dans le temps, plus les traditions ont tendance à se perdre et, si elles ne disparaissent pas totalement, elles ne sont plus suffisamment fiables.

Le cas des Peuls est très significatif à cet égard. Ils se souviennent encore dans leurs traditions — comme la plupart des populations ouest-africaines — qu'ils viennent de l'Est; mais, après leur islamisation, ils ont voulu coûte que coûte enterrer leur passé antéislamique et se rattacher au monde arabe. C'est ainsi que certaines de leurs généalogies font d'OQBAT ben AMIR leur ancêtre, ce qui, d'après Mohammed BELLO, est impossible, puisque ce personnage n'a jamais mis les pieds en Afrique [8], étant décédé sous le califat d'ABUBAKR, c'est-à-dire avant même la conquête de la Syrie. Nous y ajouterons que cela ferait remonter l'origine des Peuls au 7^e siècle, ce qui, compte tenu de tout ce qu'on sait de l'ancienneté du fait peul, est tout simplement inacceptable.

Les généalogies qui font de l'autre OQBAT (OQBAT ben YASSIR) l'ancêtre des Peuls ne semblent pas avoir plus de chance. En effet, ce dernier a parmi ses ascendants un certain Foulani, qui est tout simplement la forme arabisée de *Peul*.

Il s'agit ici manifestement de révisions volontaires, qui ont télescopé des généalogies afin de trouver des origines conformes au statut du groupe peul dominant, c'est-à-dire celui qui s'est islamisé. L'Est, qui, selon les indices dont nous disposons, devait désigner la Vallée du Nil, est repoussé jusqu'à la terre du Prophète de l'Islam, ce grâce à une fusion de généalogies.

La tradition orale, entendue dans le sens restrictif que lui donne J. VANSINA, est, il faut le reconnaître avec T. OBENGA, d'un secours très limité en histoire ancienne. Si on veut lui

donner une certaine place dans ce domaine, il faut nécessairement l'envisager comme "un héritage de connaissances de tous ordres patiemment transmis de bouche à oreille et de maître à disciple à travers les âges [9]. Elle devient alors une arme privilégiée pour l'antiquisant, en ce qu'elle permet une interrogation des mythes, des cosmogonies, des religions et des pratiques socio-économiques, socio-politiques de toutes sortes, qu'elle a aidé à sauver de l'oubli. Ainsi, on ne voit pas comment on peut imaginer un seul instant une histoire de l'Afrique sans le concours de la tradition orale, qui n'est alors ni plus ni moins que le livre vivant de notre passé, dont les écritures ont besoin de révélateur pour être lisibles.

La tradition orale "témoignage" telle que la conçoivent J. VANSINA et de nombreux historiens africains spécialistes des périodes moderne et contemporaine est d'une utilité très limitée pour celui qui s'intéresse aux hautes époques de l'histoire africaine. Il faut lui substituer celle que nous propose le vieux sage Amadou Hampaté BA, qui est de loin la plus conforme aux réalités négro-africaines. On évitera alors les malentendus qui peuvent surgir entre spécialistes des différentes périodes historiques.

Et c'est précisément grâce à la tradition orale dans l'acception d'Amadou Hampaté BA que les antiquisants africains arriveront à montrer, dans le cadre du thème "Égypte ancienne et Afrique Noire", que bien des similitudes présentées par les spécialistes occidentaux comme de simples parallèles ou des universaux sont en fait spécifiques à l'Égypte et à l'Afrique noire, et relèvent donc d'une profonde unité culturelle déjà affirmée avec vigueur par l'auteur de *Nations nègres et Culture* [10]. Dans ce domaine plus que dans un autre, l'enracinement du chercheur dans les traditions négro-africaines doit être de rigueur ; autrement, ce dernier ne pourra ni déceler les éléments de comparaison les plus féconds et les plus pertinents, ni rejeter efficacement les théories ambiantes qui ont pour but de noyer dans un verbiage pseudo-scientifique la parenté pourtant évidente entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire.

Oui donc à la tradition orale, mais en tenant compte des mises en garde de J. VANSINA [11], et aux conditions que voilà.

Quant à la linguistique, tous les chercheurs semblent accepter le principe de la voir occuper une place très importante dans la recherche historique en Afrique. En effet, il paraît évident à tout le monde que, là où il n'y a pas d'écrit, la langue devient un instrument incomparable pour la découverte du passé de ses locuteurs, en ce sens qu'elle constitue pour eux des "archives parlées".

Pourtant, Pathé DIAGNE nous rappelle que, pour l'Afrique, les choses ne sont pas aussi simples, dans la mesure où les recherches fondamentales en matière de linguistique ne sont pas suffisamment importantes pour nous permettre d'avancer en terrain sûr. Ce n'est pas là la seule difficulté, étant donné que les quelques tentatives de classification qui ont été faites ont créé plus de problèmes qu'elles n'en ont résolus: on a utilisé des critères raciaux ou géographiques là où l'état d'imbrication des groupes humains et linguistiques appelait d'autres techniques d'approche. Et puis, le fameux mythe hamitique a achevé de brouiller un problème déjà complexe [12].

Pour Pathé DIAGNE donc, il faut nécessairement démêler l'écheveau des langues africaines avant de penser utiliser la linguistique comme arme d'investigation historique ; autrement, on risquerait d'aboutir à des conclusions fondées sur des faits dont la solidité ne peut être que trompeuse : les emprunts, les contaminations, les migrations, les phénomènes d'acculturation ou d'assimilation, sont autant de facteurs qui fragilisent les résultats historiques tirés de l'arme linguistique.

Mais, à en croire Théophile OBENGA, tout est une question de choix. Il s'agit de ne pas se tromper de linguistique et de poser à cette discipline des questions auxquelles elle peut répondre. Il résout par la même occasion les problèmes qui se posent à Pathé DIAGNE :

"L'intérêt de la linguistique historique ne réside pas tellement dans le fait de trouver une "langue commune prédialectale", mais plutôt dans le fait de saisir pour ainsi dire la surface linguistique totale des langues apparemment étrangères les unes aux autres. Une langue est rarement fermée dans une aire limitée. Elle déborde le plus souvent sa propre surface en entretenant avec les autres langues plus ou moins éloignées des relations parfois imperceptibles au premier abord. Le problème important sous-jacent est évidemment celui du déplacement des populations. Une communauté linguistique ne se confond pas forcément avec une unité de race. Elle renseigne cependant de façon pertinente sur une unité essentielle, la seule à vrai dire, à savoir l'unité culturelle radicale des peuples linguistiquement unis, mais ayant parfois des origines très diverses et des systèmes politiques différents" [13].

Il s'agit aussi, d'après Cheikh Anta DIOP, d'avoir à l'esprit que *"dans le fond, la langue même non écrite doit être considérée comme la cristallisation en énigmes plus ou moins difficiles à déchiffrer de l'histoire d'un peuple ; (qu') elle porte nécessairement les traces de tout le passé du peuple qui la véhicule"* [14].

On le voit donc, pour Cheikh Anta DIOP et Théophile OBENGA, la linguistique historique ou archéologie linguistique, selon l'heureuse formule du premier, est d'un apport certain pour l'historien africain. Cet apport prend une signification particulière quand on sait que le document écrit fait ici exception et que, dans ces conditions, l'un des moyens les plus sûrs pour la reconstitution du passé reste la langue. Cheikh Anta DIOP a perçu très tôt l'importance de la linguistique dans la recherche historique, et particulièrement dans l'établissement de l'unité culturelle entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire. Ce n'est donc pas un hasard si dans chacun de ses ouvrages depuis *Nations nègres et Culture*, il y a une argumentation linguistique pour asseoir l'unité culturelle de l'Afrique. Cette option, qui privilégie la linguistique historique, est confirmée par *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines* et son complément : *Nouvelles recherches sur l'égyptien ancien et les langues négro-africaines modernes*. Dans la mesure où la langue est :

"la cristallisation en énigmes plus ou moins difficiles à déchiffrer de l'histoire d'un peuple ; (qu') elle porte nécessairement les traces de tout le passé du peuple qui la véhicule."

on est tenté de donner raison à Cheikh Anta DIOP et de le rejoindre dans son option. Ainsi donc, on peut espérer résoudre avec bonheur un certain nombre de problèmes épineux que pose l'histoire africaine: origine du Nègre africain, migrations, unité culturelle, appartenance raciale et culturelle de l'Égypte ancienne.

C'est dire qu'en histoire africaine, et particulièrement quand il s'agit des rapprochements entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire, la linguistique est une arme incomparable, dans l'état actuel des choses en tout cas. En effet, malgré l'absence presque totale des documents écrits en Afrique noire, elle permet pourtant d'aboutir à des conclusions fiables dans ce domaine. Mieux, c'est par elle qu'on exhume aujourd'hui la plupart des convergences culturelles entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire, à travers la même conceptualisation de la réalité, qu'on retrouve dans la terminologie des parties du corps, les lexiques religieux, agraires et autres. Ici, malgré les problèmes de vocalisation que pose l'égyptien ancien, on arrive à des résultats très intéressants parce que reposant sur une identité de son et de sens quasi totale ; et on voit alors que c'est à juste raison que Cheikh Anta DIOP affirme que la vocalisation de la langue des pharaons doit être éclairée par les langues de l'Afrique noire.

Alors on comprend aussi pourquoi certains spécialistes occidentaux font tout pour discréditer les travaux de linguistique historique faits dans ce domaine: ils se rendent bien compte qu'il s'agit là d'un raccourci, dangereux pour leurs thèses, dans l'affirmation des parentés de tous ordres existant entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire. En effet, ce que plus d'un siècle et demi de tentatives infructueuses n'a pas réussi à établir dans le sens Égypte ancienne monde sémitique, les quelques essais faits dans le sens Égypte ancienne Afrique noire y arrivent et prouvent déjà, amplement, que la bonne direction n'est sans doute pas celle qui avait été choisie la première. Mais plutôt que de se plier au verdict de la science, certains savants s'obstinent à s'accrocher à un dogme auquel, d'ailleurs, eux-mêmes ne croient plus. Dans ces conditions, quelle que soit la pertinence des arguments linguistiques avancés, le chercheur africain doit toujours s'attendre à une réaction plus ou moins hostile de la part des savants occidentaux : on ne renonce pas facilement à plus d'un siècle et demi d'une égyptologie de tradition sémitisante.

S'il veut faire œuvre utile, il devra donc se passer de la caution scientifique de ces savants-là et interpréter leurs critiques véhémentes non comme la manifestation d'une louable intransigeance scientifique, mais comme le signe d'une volonté manifeste de bloquer des recherches aux résultats lourds de menaces pour un échafaudage qu'ils essayent de sauver, vaille que vaille, d'un effondrement imminent.

La linguistique historique est donc une arme redoutable dans le domaine des rapprochements entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire. Mais l'est-elle autant que l'archéologie ? On est tenté de dire non avec Cheikh Anta DIOP, qui écrit:

"C'est l'archéologie qui apportera la grande réponse à la question posée par les études africaines. Elle introduit la certitude brutale là où il n'y avait que doute, scepticisme ou supputation. Ses résultats ruinent chaque jour des dogmes fondés sur les notions peu scientifiques de vraisemblance historique. Ainsi avec la découverte de perles en or de l'Égypte romaine dans des tombes anciennes à Lusaka, on est obligé de s'incliner devant le verdict de l'archéologie et d'admettre la diffusion de la civilisation égyptienne jusqu'à cette région située au cœur de l'Afrique noire alors qu'avant, la limite était dogmatiquement fixée au Nord de la Nubie" [15].

Ainsi conçue, l'archéologie n'est pas loin d'être "l'arme absolue" qui permet au chercheur africain de faire la lumière sur les grands problèmes de l'histoire africaine et particulièrement dans le domaine qui nous intéresse, c'est-à-dire celui des relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire. Elle permet en effet de forcer l'adhésion par la découverte d'éléments concrets dont la négation serait très difficile pour qui essaierait cet ultime recours afin de se soustraire au verdict de la science. Elle assure la confirmation sur le terrain de théories naguère à l'état d'hypothèses de travail et leur confère ainsi le statut de faits scientifiques établis, démontrés. Là où les traditions orales et les lexiques des langues ne jettent qu'une pâle lueur sur certains faits de civilisation, elle permet d'établir ou d'écarter définitivement une parenté qui n'était qu'envisageable ou supposée. Cheikh Anta DIOP l'a déjà si bien dit, nous n'insisterons donc pas.

Pourtant, là aussi il faut compter avec certaines difficultés. L'archéologie avec des œillères brouille plus qu'elle n'éclaire. Justement, dans le domaine des relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique, certaines découvertes archéologiques qui auraient pu être capitales n'apporteraient rien en réalité, du fait des doutes qui planeraient sur les conditions de leur mise au jour [16]. Parfois, c'est l'argument *ex silentio* s'appuyant sur le vide archéologique qu'on utilise pour infirmer certains faits auxquels on aurait pu logiquement s'attendre dans tel ou tel aspect des relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire. Pourtant, le caractère pionnier et la jeunesse de l'archéologie africaine auraient plutôt dû inciter à une extrême prudence dans ce domaine. Et puis, il faut éviter le fétichisme archéologique, qui,

dans les conditions actuelles du continent, risque en fait de retarder la recherche. En effet, vu l'ampleur des surfaces à prospector et à fouiller et étant donné les moyens dérisoires qui sont ceux de l'archéologie africain, s'il faut chaque fois attendre la confirmation d'un fait historique par l'archéologie, on risque d'attendre très longtemps ; d'où la nécessité de trouver des palliatifs fiables et d'éviter un attentisme qui n'arrangerait que ceux qui veulent garder le *statu quo ante* qui leur permettrait de sauver, pour quelque temps encore, leurs thèses et théories contre lesquelles luttent les chercheurs africains.

Cela peut se faire dans le domaine qui nous concerne : l'archéologie égyptienne, qui a bénéficié de la solidarité internationale, a permis de mettre au jour énormément de pièces archéologiques. Or, en fouillant bien dans les débarras, les greniers des populations négro-africaines et les musées africains et occidentaux, on trouve souvent des objets dont la similitude avec ceux d'Égypte ancienne est déconcertante. C'est là une certaine forme d'archéologie comparée, si j'ose dire, qui s'écarte un peu de l'orthodoxie mais qui a l'avantage de donner des résultats et de convenir parfaitement à la situation actuelle de l'Afrique noire.

On le voit, le terrain archéologique le plus fécond n'est pas toujours celui auquel on s'attend. Ici, il faut se féliciter de l'étonnante stabilité des sociétés négro-africaines dans presque tous les domaines les plus fondamentaux de la vie. En effet, sans elle, avec l'humidité et l'acidité des sols, on aurait beau faire appel à l'archéologie, on n'aurait jamais retrouvé certains objets en bois et en métal qui pourraient éclairer leur passé. Dans notre thèse, nous n'aurions pas pu établir la similitude entre quelques objets des anciens Égyptiens et des poula-ophones de la vallée du fleuve Sénégal si nous n'avions compté que sur les résultats des fouilles : nous avons eu l'heureuse idée de fouiller d'abord le grenier familial et nous ne l'avons pas regretté. On peut se faire une opinion en se reportant aux planches de l'ouvrage [17].

Prudence et imagination donc dans le domaine archéologique, et il s'agira surtout de ne pas se tromper de terrain. Pour conclure cette partie, le chercheur africain qui veut parvenir à des conclusions scientifiquement défendables doit être le maître du croisement des disciplines. Il ne doit en négliger aucune ; celles que nous avons citées ici ne l'ont été qu'à titre indicatif. Mais il doit aussi, et surtout, avoir la virtuosité du maestro, c'est-à-dire savoir jouer sur plusieurs registres, pour que sa symphonie historique soit un véritable chef-d'œuvre.

IV. Le fait singulier, le faisceau et le cercle

L'utilisation de plusieurs disciplines à l'échelle d'un seul individu n'est pas chose facile ; tels les encyclopédistes du XVIII^e siècle, il faut "s'armer de la science jusqu'aux dents" pour réussir un tel tour de force. La pluridisciplinarité à l'échelle d'une équipe est évidemment plus souhaitable mais plus difficile à réaliser et à conduire, pour de nombreuses raisons [18]. Mais, que ce soit au niveau du chercheur isolé ou à celui d'une équipe, l'objectif visé par le croisement disciplinaire est, bien sûr, l'établissement de faits fiables.

Nous abordons ici la partie la plus délicate de la tâche du chercheur africain qui s'essaie au comparatisme égypto-africain : celle qui consiste à parvenir à des résultats scientifiquement acceptables.

Cheikh Anta DIOP, qui fit œuvre de pionnier dans ce domaine, a déjà abordé le problème. Pour lui, "*Il faudra (...) très souvent, pour arriver à une certitude relative à partir d'arguments culturels, linguistiques ou autres, rechercher le fait concret, irréductible, singulier, privilégié qui ne se déduit pas et qui ne peut pas être le fruit du hasard*" [19].

Mais cette précaution méthodologique ne suffira pas pour autant. Nous parlant de sa propre expérience, il ajoute :

"Partant de l'idée que l'Égypte ancienne fait partie de l'univers nègre, il fallait la vérifier dans tous les domaines possibles, racial ou anthropologique, linguistique, sociologique, philosophique, historique, etc. Si l'idée de départ est exacte, l'étude de chacun de ces différents domaines doit conduire à la sphère correspondante de l'univers nègre africain. L'ensemble de ces conclusions formera un faisceau de faits concordants qui éliminent le cas fortuit. C'est en cela que réside la preuve de notre hypothèse de départ. Une méthode différente n'aurait conduit qu'à une vérification partielle qui ne prouverait rien. Il fallait être exhaustif" [20].

On le voit, Cheikh Anta DIOP emprunte la méthodologie des sciences exactes pour l'appliquer aux sciences humaines, ce qui constitue une garantie de sérieux et d'objectivité. C'est là, il faut le reconnaître, une démarche méthodologique neuve, fiable et féconde que nous devons au père de l'égyptologie négro-africaine.

Pour comprendre l'importance capitale des concepts de "fait singulier" et de "faisceau de faits", il faut avoir à l'esprit la controverse brièvement rappelée dans notre introduction et qui porte sur l'appartenance de l'Égypte ancienne et par conséquent les relations entre elle et les mondes qui se la disputent.

En appliquant ces deux armes méthodologiques dans le champ du comparatisme égypto-africain, Cheikh Anta DIOP permet la clarification du débat. L'incertitude et le hasard sont irrémédiablement éliminés. Mieux, le niveau du débat scientifique s'en trouve relevé, car la nécessité de traquer le fait singulier et d'établir un faisceau d'arguments puisés dans tous les domaines des civilisations à comparer demande une connaissance sûre des deux éléments de la comparaison mais principalement des langues négro-africaines. Conditions que ne remplissent pas de nombreux africanistes et égyptologues. Ainsi, Cheikh Anta DIOP enlève à ces spécialistes la possibilité de tricher en les privant de celle de rester dans les généralités et le flou qui leur permettaient de démolir des thèses avec les arguments que l'on sait. Ce faisant, il les prive aussi, et surtout, d'une critique facile et les oblige à accepter le verdict de la science ou à jeter les masques en continuant à nier l'évidence et le fait établi. Voyons ce que cela donne concrètement à travers quelques exemples. Commençons par le fait singulier.

Certains spécialistes ont toujours défendu, malgré les témoignages unanimes des auteurs anciens, que les Égyptiens n'étaient pas des Noirs. Ils ont récusé tous les faits d'ordre culturel qui rapprochent les anciens habitants de la vallée du Nil des autres Nègres d'Afrique. Deux faits singuliers montrent qu'ils ont tort de persister dans cette attitude.

L'analyse de la mélanine de certaines momies égyptiennes a révélé que ces dernières avaient le même taux que les Nègres actuels [21]. Fait très éloquent et hautement démonstratif donc. L'autre, nous l'avons déjà évoqué avec le terme *kmt* qui était l'un de ceux que les anciens Égyptiens utilisaient pour se désigner en tant que collectivité humaine et qui est tiré de la racine *km* — dont le sens est "noir". Ce que ne conteste aucun égyptologue. En toute rigueur donc, ce terme doit être traduit par "les Noirs". En effet, ses deux déterminatifs sont constitués par un homme et une femme accroupis, symbole d'une collectivité humaine. Voilà donc un fait pertinent pour ce qui est de l'appartenance raciale des anciens Égyptiens. Mais pourtant, par euphémisme, il est traduit par "les Égyptiens". Cela peut encore passer, mais ce qui est inadmissible, c'est qu'un égyptologue ose affirmer, sans sourciller, que le terme s'applique à la terre d'Égypte, malgré ses déterminatifs qui ne permettent aucune confusion à ce sujet et l'existence d'un homophone qui s'applique effectivement à la terre

égyptienne, qui reçoit à cet effet le déterminatif consacré (☉) et dont tous les égyptologues acceptent la traduction littérale de "la terre noire", c'est-à-dire l'Égypte.

D'autres faits singuliers montrent que l'Égypte était profondément négro-africaine : c'est en effet le pulaar, une langue nègre, qui éclaire d'un jour nouveau certaines curiosités égyptiennes:

<i>Égyptien</i>		<i>Pulaar</i>
<i>bw</i>	"pied, place"	<i>buwe</i> "cuisses" <i>boowe</i> "places"
<i>b3</i>	" <i>cphippiorhynchus senegalensis</i> , notion ontologique <i>ba</i> (qui est une force vitale)"	<i>baawal</i> <i>cphippiorhynchus</i> <i>senegalensis</i> , mais aussi "force"
<i>hr</i>	"tête [22], sur, au-dessus de"	<i>hoore</i> "tête" <i>huur</i> "couvrir, être au- dessus de"

On voit ici à quel point Cheikh Anta DIOP a raison quand il affirme que la vocalisation de l'égyptien doit nécessairement passer par les langues négro-africaines. Mais la question qui mérite d'être posée ici, c'est surtout celle de savoir si le parallélisme homophonique entre les termes désignant *l'ephippiorhynchus senegalensis* et la notion ontologique *ba* en égyptien et ceux désignant le même volatile et la force en pulaar, peut être dû au hasard. De même, on peut se demander s'il est sage de mettre au compte du même hasard cet autre parallélisme parfait entre *wpw hr* "excepter" en égyptien et *woppu hoorc* "excepter" en pulaar. Voilà des faits qu'il est difficile de multiplier entre l'égyptien et toutes les langues de la planète et qui renvoient, sans nul doute, à une profonde parenté culturelle.

On parvient à la même conclusion en utilisant la technique du faisceau de faits. Cheikh Anta DIOP a déjà appliqué avec bonheur ce procédé à l'Égypte pharaonique et au monde wolof, en précisant que ce n'était là qu'un exemple qui pouvait être étendu aux autres civilisations négro-africaines. C'est ce que nous avons tenté dans notre thèse d'État en prenant comme exemple le monde poularophone. (Rappelons ici que le gros des poularophones se trouve concentré en Afrique occidentale, à bonne distance de l'Égypte).

Dans tous les domaines comparés, nous avons trouvé des similitudes très frappantes qui, par leur caractère systématique et régulier, excluent les explications traditionnellement avancées: parallélisme, évolutionnisme, hasard, etc. Dans le domaine agricole, les termes fondamentaux sont les mêmes : cultiver, houe, exploitation, etc. Les instruments utilisés dans l'agriculture sont presque tous les mêmes, jusque dans les moindres détails [23]. Il en est de même dans le domaine de l'élevage, où les instruments, mais surtout les pratiques ésotériques, se confondent ; il n'est pas jusqu'aux relations mystiques entre le bovidé et le nain qui ne soient identiques. Ne parlons pas de la pêche et de la chasse : là aussi les armes et les outils sont évidemment les mêmes. Mais plus frappant encore est le fait de retrouver, de part et d'autre, cette conviction que l'hippopotame a une "grosse tête" (c'est-à-dire qu'il est mystiquement dangereux) et qu'il est un être maléfique. D'ailleurs, les deux noms du pachyderme en égyptien, *hb* et *db*, sont attestés presque sans changement en pulaar: *gabi* "hippopotames (pluriel)", et *Diba*, nom d'honneur de l'hippopotame et d'un clan de pêcheurs dont le totem est justement l'hippopotame.

Les similitudes embrassent aussi les noms des parties du corps, qui sont présents dans toutes les langues et qui sont donc des éléments qu'on n'emprunte pas. Ainsi, entre l'égyptien et le pulaar, nous avons recensé quelque quatre-vingt-dix termes communs. En fait, aucun aspect de la civilisation n'échappe à cette possibilité de trouver des similitudes de grande importance entre les anciens Égyptiens et les poularophones.

La méthode du faisceau se révèle donc être une arme extraordinaire entre les mains du chercheur. En effet, là où le fait singulier peut être récusé, précisément à cause de son caractère singulier, de sa rareté et de son isolement, par des adversaires exigeants et prompts à exploiter toute faiblesse, et ne permet de surmonter cette lacune par les systématisations et les généralisations qu'elle suppose. De manière générale, la méthode dite du faisceau permet de multiplier les cas de similitude pris dans différents domaines plutôt que de s'en tenir à quelques cas choisis dans un seul domaine. Ainsi, les faits peuvent être agencés de telle sorte qu'ils se complètent et renforcent la fiabilité des résultats atteints.

Dans ce débat âpre où tous les coups — et des plus inattendus — sont permis, le chercheur africain peut compléter sa panoplie d'armes méthodologiques par ce que nous avons appelé la démonstration circulaire.

Cette méthode consiste à établir la similitude sur "toute la ligne"; c'est l'idéal. A défaut de pouvoir le faire, trouver alors le maximum de convergences au lieu de se contenter d'une seule.

A titre d'exemple, la similitude entre les termes égyptiens et pulaar que nous comparons doit être morphologique, sémantique (ce qui est la règle d'or en matière de comparatisme linguistique) mais aussi culturelle.

Ainsi à l'égyptien *mr* "pyramide" correspondent le pulaar *mar* "conserver" et le wolof *mar* "cimetière". A l'égyptien *p3 mr* "la pyramide", correspondent le wolof *bammeel* "tombe" et le pulaar *baamuule* "cimetière" (mot à mot: "tombes"). Derrière cette similitude morphologique et sémantique, il y a une profonde parenté culturelle. En effet, à travers le sens des termes *mr* ("pyramide" en égyptien) et *mar* ("conserver" en pulaar), on découvre une conception identique de la mort : la tombe n'est pas un endroit où le cadavre doit se décomposer et s'anéantir dans la terre mais un lieu sûr de sa conservation et de sa préservation, en vue d'une renaissance *post mortem*, prélude à une vie éternelle dans l'au-delà.

Le taureau *Apis*, à travers son nom et sa robe, son rôle de géniteur, son lien avec le Nil et avec le nain, est une copie conforme de l'ésotérie peule [24]. Ici, il s'agit d'une similitude totale qui ne peut renvoyer qu'à un univers culturel commun.

Avec une telle méthodologie, les calembours et les hasards n'ont plus droit de cité. On accepte les faits en scientifique honnête ou on se débarrasse du manteau de la science.

Son avantage est donc certain mais il faut seulement dire que son application n'est pas facile et exige du chercheur africain une grande maîtrise de son sujet doublée d'une vaste érudition. "*S'armer de la science jusqu'aux dents*" doit être dès lors le credo de celui qui veut s'attaquer avec bonheur à certains sujets; et ce n'est qu'à cette condition qu'il peut s'attendre à des résultats acceptés par tous, parce que scientifiquement fondés.

Loin d'être un luxe inutile donc, la méthode de la démonstration circulaire complète heureusement la gamme déjà mise au point par le pionnier, mais aussi le grand maître, du domaine Égypte ancienne et Afrique noire.

V. Conclusion

Le chercheur africain qui saura user de ces armes-là avec bonheur gagnera au moins en crédibilité et en respect. En effet, il ne laissera plus de prise à une critique trop facile, qui a souvent servi de prétexte à sa marginalisation et au refus de le reconnaître comme un scientifique digne de ce nom.

□ Notes

- [1] PETRIE, 1914.
 [2] Voir les tentatives faites dans ce domaine, par exemple *in* WESCOTT, 1961.
 [3] Voir MAUNY, 1960, SURET-CANALE, 1960, DIOP, C. A. 1962.
 [4] Il s'agit d'un tableau des races de la tombe de RAMSES III relevé par LEPSIUS.
 [5] LECLANT, 1972, col.89.
 [6] Voir DIOP, C. A., 1967, chap. X
 [7] Voir par exemple VANSINA, 1984.
 [8] Cf. DELAFOSSE, 1912, p. 263.
 [9] Cf. BA, A.H., 1984, p. 191.
 [10] Voir DIOP, C. A., 1960.
 [11] Voir VANSINA, 1984.
 [12] Cf. CHRETIEN, 1981, p. 10.
 [13] Voir OBENGA, 1984, p. 107-108.
 [14] Voir DIOP, C. A., 1967, p. 200-201.
 [15] Cf. DIOP, C. A., 1967, p. 204.
 [16] LECLANT, 1980, p. 6-7
 [17] Cf. LAM, A.M. 1989, T. II, Planches I-IX.
 [18] Voir ce qu'en dit KI-ZERBO, 1984.
 [19] Cf. DIOP, C. A., 1967, p. 201.
 [20] Cf. DIOP, C. A., 1967, p. 275.
 [21] Cf. DIOP, C. A., 1973, mais aussi DIOP, C. A., 1967, p. 233.
 [22] Les égyptologues traduisent généralement ce terme par "visage" ; nous optons en ce qui nous concerne pour "tête", en raison du pulaar *hoore* "tête".
 [23] Il faut signaler cependant l'exception que constitue l'araire ; nous n'avons pas retrouvé cet outil chez les poularophones de la vallée du Sénégal.
 [24] Voir notre thèse, T. II, pp. 472-490.

□ Bibliographie sélective

- BA A.H., "La tradition vivante", *in Histoire générale de l'Afrique, I, Méthodologie et Préhistoire*, Paris, Jeune Afrique/UNESCO, 1984, pp. 191-230.
 BIOBAKU S. O., *The Lugard Lectures 1955*, Lagos, 1956.
 CHRETIEN J. P., "Vrais" et "Faux" Nègres, *in Le Monde*, dimanche 28 Juin 1981, pp. 10.
 DELAFOSSE M., "Traditions musulmanes relatives à l'origine des Peuls", *Revue du Monde musulman*, Vol. XX, Septembre 1912, Paris, E. Leroux. 1912, pp. 242-267.
 DIAGNE P., "Histoire et linguistique", *Histoire générale de l'Afrique, I, Méthodologie et Préhistoire*, Paris, Jeune Afrique/UNESCO, 1984, pp. 259-289.
 DIOP C. A.,
 — *L'Unité culturelle de l'Afrique Noire*, Paris, Présence Africaine, 1959, 1982.

- "Réponses à quelques critiques", in BIFAN, série B, T. XXIV, n°s 3-4, Dakar, 1962, pp. 542-574.
- *Antériorité des civilisations nègres – Mythe ou vérité historique ?*, Paris, Présence Africaine, 1967.
- "Pigmentation des anciens Égyptiens – Test par la mélanine", in BIFAN, série B, T. XXXV, n° 4, Dakar, 1973, pp. 769-792.
- "Introduction à l'étude des migrations en Afrique centrale et occidentale – Identification du berceau nilotique du peuple sénégalais", in BIFAN, série B, T. XXXV, n° 4, Dakar, 1973, pp. 769-792.
- *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, Dakar, IFAN/NEA, 1977.
- *Nations nègres et Culture*, Paris, Présence Africaine, 1979, 2 volumes ; première édition, parue en 1954.
- *Nouvelles recherches sur l'égyptien ancien et les langues négro-africaines modernes*, Paris, Présence Africaine, 1988, ouvrage posthume.
- JUNKER H., "The First Appearance of the Negroes in History", in Journal of Egyptian Archaeology, 7, London, 1921, pp. 121-132.
- KI-ZERBO J., "Les méthodes interdisciplinaires utilisées dans cet ouvrage", in *Histoire Générale de l'Afrique, I, Méthodologie et Préhistoire*, Paris, Jeune Afrique/UNESCO, 1984, pp. 383-394.
- LAM A. M.,
- "Le pulaar viendrait-il de la Vallée du Nil ?" in BIFAN, série B, T. XLV, n°s 1-2, Dakar, 1983, pp. 197-205.
- "Quelques remarques sur les noms de personnes dans l'Égypte pharaonique", *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, Dakar, n° 13, 1983, pp. 141-153.
- *L'origine des Fulbe et des Haal-pulaar-en – Approche égyptologique*, thèse pour le doctorat ès-Lettres, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, 1989, 2 volumes.
- "Polémique et logique pour la recherche de la vérité historique chez Cheikh Anta Diop", sous presse.
- LECLANT J., "Égypte pharaonique et Afrique noire", *Revue historique*, 86, n°227, 1962, pp. 327-336.
- *Afrika, Lexikon der Aegyptologie*, I, 1, Wiesbaden, 1972, colonnes 85-94.
- *Égypte pharaonique et Afrique*, Paris, Institut de France, 1980.
- LUCAS J.O., *The Religion of the Yorubas in Relation to the Religion of Ancient Egypt*, Lagos, CMS Bookshops, 1948.
- MAUNY R., "Cheikh Anta DIOP, *Nations nègres et Culture*, "Les intellectuels doivent étudier le passé non pour s'y complaire mais pour y puiser des leçons", *L'Afrique noire précoloniale*, in BIFAN, série B, T. XXII, n°s 3-4, Dakar, 1960, pp. 544-555.
- MEYEROWITZ E.L.R., *The Divine Kingship in Ghana*, London, Faber and Faber, 1960.
- OBENGA T.,
- "Méthode et conception historiques de Cheikh Anta Diop", in Présence Africaine, n° 74, Paris, 1970, p. 3-28.
- *L'Afrique dans l'Antiquité*, Paris, Présence Africaine, 1973.
- *Pour une nouvelle histoire*, Paris, Présence Africaine, 1980.
- "Sources et techniques spécifiques de l'histoire africaine – Aperçu général", *Histoire générale de l'Afrique, I, Méthodologie et Préhistoire*, Paris, Jeune Afrique/UNESCO, 1984, pp. 96-111.
- "Parenté linguistique génétique entre l'égyptien (ancien égyptien et copte) et les langues négro-africaines modernes", in *Histoire Générale de l'Afrique. Études et documents, I, Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, Paris, UNESCO, 1988, pp. 65-71.
- PETRIE F., *Egypt in Africa, Ancient Egypt*, I, 1914, pp. 115-127 et 159-170.
- SURET-CANALE J.,
- "Cheikh Anta DIOP, "L'Unité culturelle de l'Afrique noire", in Recherches africaines. Etudes guinéennes, (Nlle série) n°4, Conakry, Octobre-Décembre 1960, pp. 69-71.
- "Essai sur la signification sociale et historique des hégémonies peules (XVIII^e-XIX^e siècles)", in Recherches africaines. Etudes guinéennes, (Nlle série) n°1, Conakry, 1969, pp. 5-28.
- THOMAS L.V., "Temps, mythe et histoire en Afrique de l'Ouest", in Présence Africaine, T. XXXIX, Paris, 1961, p. 12-58.

VANSINA J., "La tradition orale et sa méthodologie", *Histoire Générale de l'Afrique, I, Méthodologie et Préhistoire*, Paris, Jeune Afrique/UNESCO, 1984, pp. 167-190.

WESCOTT R.W., "Ancient Egypt and Modern Africa", in Journal of African History, 2, Cambridge, 1961, pp. 311-321.